Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 102 (1957)
Heft: 2

Artikel: Manœuvres invisibles
Autor: Perret-Gentil, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342794

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

102e année N° 2 Février 1957

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier **Roger Masson**
Rédacteur-Adjoint : Lt-colonel EMG **Georges Rapp**
Administration : Lt-colonel **Ernest Buetiger**
Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II. 5209)
Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : **Suisse :** 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 8.— ; 3 mois Fr. 4.50
Prix du numéro : Fr. 1.50

Manœuvres invisibles

Il fallut arriver à la fin du mois d'octobre pour être convaincu qu'il n'y aura pas de manœuvres de l'OTAN en 1956, du moins de grandes manœuvres réunissant plus de cent mille hommes, comme il s'en est déroulé depuis quelques années. Il y en eut d'autres, même beaucoup, mais d'envergure moyenne et dont on ne parle que fort peu. Elles se sont situées, en général, soit aux bas échelons, soit à ceux du sommet à la manière de *Kriegspiels*.

Cette carence de manœuvres tient à de multiples raisons d'ordre militaire, qui se sont toutefois sérieusement réfléchies sur le plan politique, celui-ci d'ailleurs surchargé d'événements et de remous. La principale raison est simplement le manque de troupes. Les forces françaises dans leur majeure partie sont en Afrique du Nord ; trois divisions sur les cinq d'Allemagne et de l'Est à disposition du SHAPE ; et en tout, au bas mot, une dizaine de divisions métropolitaines. Les divisions dites « atomiques », c'est-à-dire entraînées aux nouveaux procédés, ont été désarticulées par la force des choses. Cependant, la 7e Division mécanique rapide, revenue maintenant en Algérie après l'opération d'Egypte, va être dédoublée, une restant d'intervention extérieure et la nouvelle reprenant le rôle d'expérimentation.

Les Anglais n'ont pas fait de prélèvements collectifs sur leurs forces en Allemagne ; toutefois, ils reconstituent dans leur île leur réserve stratégique, également utilisée en Orient. Il semble qu'il s'est produit un chassé-croisé d'éléments stationnés en Allemagne, remplacés nombre pour nombre par des réservistes, environ 20 000 à 25 000, qui furent rappelés en Angleterre.

Cette ponction de forces, sans compter les moyens aériens et navals, constitue donc un sérieux obstacle à l'organisation de manœuvres d'une certaine envergure. Et les Américains ont eu quelque répugnance à procéder presque seuls à des évolutions importantes de troupes. Néanmoins l'activité du SHAPE n'a pas fléchi dans de nombreux domaines. Elle s'est poursuivie d'ailleurs pendant toute l'année sous des formes excessivement variées, dont la principale paraît être les études entreprises en vue de la guerre future.

* * *

De plus en plus, il semble que dans la stratégie des grands espaces on ne pourra séparer les armées de terre de celles de mer et de l'air. Il est même vain de discuter de leur primauté respective, qui se trouve surtout en cause lorsqu'il faut répartir les crédits... Mais en fait, ce sera la concordance de leurs efforts qui sera primordiale. A l'avenir, intercontinentale, une guerre se jouera les trois éléments réunis et dans les trois dimensions. Et la Méditerranée, l'Atlantique, la mer du Nord seront les seuils des fronts continentaux.

Dans le programme annuel du SHAPE, ce sont toujours les exercices en Méditerranée qui ouvrent la série. Et cette année-ci, ils semblent aussi la clôturer sous une forme semi-réelle et hors programme. Les manœuvres consistent à faire évoluer en commun des forces de nationalités différentes — une sorte d'esperanto naval à base d'anglais y a été introduit — venant de ports d'attache très éloignés et coopérant avec des forces aériennes non moins diverses. Les marines ainsi réunies forment des « Hunter-Killer » (littéralement :

chasseur-tueur ; terme de chasse ; en français, groupement d'action anti-sous-marine). L'ossature en est constituée par un porte-avions, escorté par des bâtiments de plusieurs catégories. Et la chasse à mort rayonne des principaux ports de guerre méditerranéens, surtout de Malte en raison de sa position centrale et siège du grand commandement naval. Mais les liaisons avec la terre sont constantes. Car la défense d'une mer intérieure, aussi vaste soit-elle, ne se conçoit plus en vase clos ; les attaques aériennes venant de la terre et que subissent les forces navales, peuvent être aussi graves que celles par submersibles.

D'autres exercices se poursuivent en Méditerranée orientale, jusque dans les eaux grecques et turques, liées à des manœuvres de débarquement et de parachutage, qui paraissent préfigurer une aide apportée à ces régions lointaines. Puis on revient vers l'Occident. Les marines italienne et française, sous-marins et appareils des aéronavales, posent en commun — les temps ont changé... — des mines fictives aux abords de La Spezia et de Toulon, que les dragueurs de la défense s'évertuent ensuite à relever. Ces manœuvres ne durent que quelques jours ; les forces sont excessivement disséminées. Seules les salles d'opérations des états-majors en offrent une vue d'ensemble, les actions se cristallisent subitement en quelques points pour se déplacer non moins vivement vers d'autres. Hormis les chefs, personne n'en pourrait saisir le sens.

Passés les gros temps d'équinoxe, c'est le tour des marines du Nord. D'abord l'Atlantique. Un amiral américain a réussi le tour de force d'actionner les commandements du Canada, d'Islande, et d'autres pays, jusqu'à la Norvège, de son vaisseau-amiral, le seul à prendre la mer. Des flottilles de sous-marins d'un parti « orange » sont signalées infestant les eaux du Gulf-Stream, qui sert de nom de baptême à la manœuvre. Celle-ci consiste à faire prendre aux états-majors, « sur papier », les ordres de défense selon une situation se modifiant continuellement. Puis vient le tour des marines française, anglaise,

belge, hollandaise ; et finalement danoise et norvégienne. Dans la Manche et la mer du Nord, les Anglais ont la haute main ; toutefois, ils passent le commandement à un amiral hollandais. Les unités ne sont pas nombreuses, faute de crédits. Mais il s'agit encore d'exercer la coordination d'éléments très divers, commandements aussi bien navals qu'aériens. C'est là qu'apparaît l'extrême complexité des opérations, due surtout aux vitesses soniques des avions et à l'allongement considérable de leurs rayons d'action. Des zones entières de défense et des compartiments géographiques fort dissemblables peuvent être traversés en des temps très courts.

Il n'existe donc pratiquement plus de délimitation nette entre terre et mer, que le ciel réunit. En revanche, de plus en plus, la mer, ainsi d'ailleurs que toutes voies ou plans d'eau, offre de meilleures conditions de dispersion et de déplacement après le lancement de projectiles, que la terre où les forces sont beaucoup plus liées à des réseaux de communication tout tracés ou des couloirs de progression obligatoires. Or tout engin lancé est susceptible d'attirer une riposte dans des délais souvent trop brefs pour les forces de terre, mais suffisants à celles de mer pour se déplacer préventivement. De plus, l'eau répare automatiquement des dégâts qui, sur sol ferme, occasionnent des travaux de plusieurs mois.

Les manœuvres en question, plus ou moins fictives, car ne mettant en œuvre que quelques éléments, servent ensuite de canevas aux exercices de détail des différentes marines. Une innovation a été annoncée, dont l'application doit se généraliser : la détection des sous-marins a été effectuée par hélicoptères basés sur porte-avions, en attendant que soient construits les futurs porte-hélicoptères. Ces appareils de vitesses très variables, jusqu'à 200 et 300 km/h., avec possibilité de vol stationnaire au-dessus de leur ennemi, sont ainsi parfaitement appropriés à la garde des mers.

Cependant tous les dispositifs mis en action deviennent de plus en plus tributaires d'une détection par radar très lointaine et de transmissions qui, malgré leur enchevêtrement,

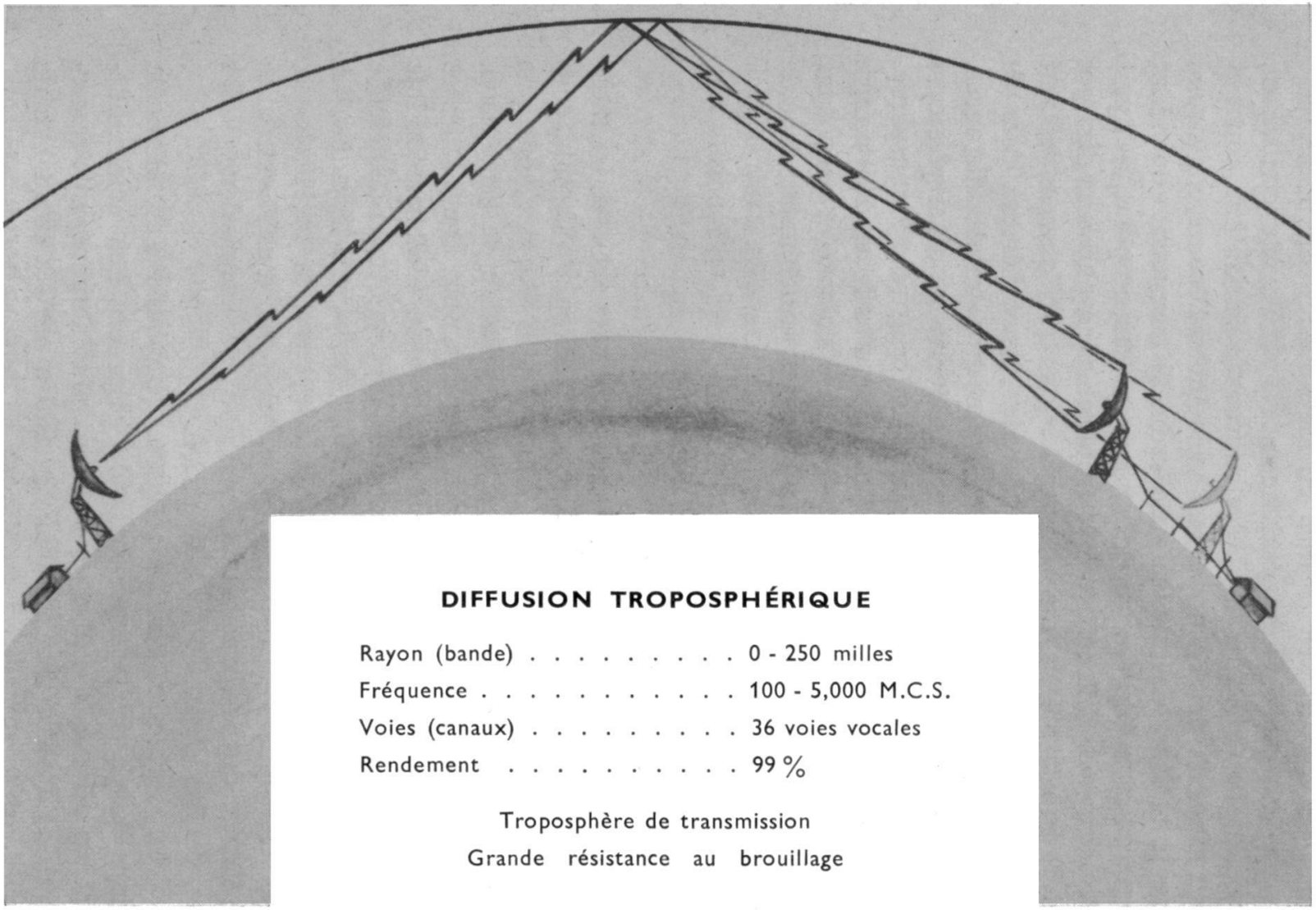

Schéma de télécommunications « troposhériques » avec double poste de réception pour absorber l'écart résultant de la portée (maximum de 400 km.) *(Photo Nato.)*

doivent fonctionner à une vitesse quasi instantanée. Ceci exige des possibilités nombreuses et variées de connexion, presque irréalisables avec les moyens actuels. Les communications doivent échapper non seulement à l'écoute, mais aussi au brouillage. Ce problème est ardu. Il trouverait cependant une solution dans les procédés nouveaux mis au point, utilisant le pouvoir de diffraction de la troposphère, à plusieurs dizaines de kilomètres en altitude, pour les courtes distances jusqu'à 400 km. ; et celui de réfraction de l'ionosphère, à plus de 400 km. d'altitude, pour les grandes et très grandes distances. Dans ce dernier cas, les émissions décrivent ainsi plusieurs dents de scie entre la courbure du globe terrestre et l'ionosphère. La portée est fonction de la longueur d'onde et de l'« angle d'attaque » au départ, qui est réglable à volonté et peut donc demeurer secret. Il faudrait se trouver exactement dans le sens du fuseau pour en capter l'émission.

* * *

De mêmes exercices aériens sont effectués sur tous les théâtres, en débutant par le Sud-Europe (P.C. Naples). En juin, toutes les forces échelonnées du Maroc à la Turquie, ont mis à l'épreuve la défense aérienne des pays alliés de cette zone. Les escadrilles s'affrontèrent en deux camps. Leurs vitesses sont telles que la réalité d'une manœuvre n'est perceptible qu'aux initiés. Cependant l'ensemble des organismes de défense entre en activité. Les unités de DCA, les postes de radar, les centres d'observation des armées de terre, la météorologie, les transmissions militaires, y participent d'une extrémité à l'autre du bassin méditerranéen ; et les transmissions civiles sont mises de même à contribution.

En septembre, une manœuvre semblable s'est déroulée dans la partie septentrionale de l'Europe. Les commandements aériens et anti-aériens y sont plus nombreux et resserrés. La défense des territoires attaqués par les escadrilles de plusieurs forces alliées, est dirigée de deux salles d'opération,

l'une dans la caserne des Gardes à Paris, l'autre dans un camp de Lahr. Pendant trois jours il est audible au commun des mortels que l'aviation militaire est quelque peu bruyante ; en revanche, des centaines d'hommes sont rivés à des appareils et instruments infiniment variés ; et des « Afates » sont requises, casques d'écoute aux oreilles, pour déplacer, au reçu de lointaines indications, de minuscules figurines d'avions sur l'immense carte des opérations, où leurs routes se dessinent. D'après leur sens général d'où découle leur destination, et d'après les concentrations qui prennent corps, sont déclenchées les ripostes du commandement aérien. De même est alertée la DCA intéressée. Et constamment les avions « hostiles » sont passés en charge d'un secteur à l'autre.

En fin de septembre, toutes les forces aériennes alliées des trois grands théâtres européens se sont trouvées engagées dans le plus vaste exercice de coordination des défenses anti-aériennes nationales que le SHAPE ait pu mettre sur pied jusqu'à présent. Plusieurs escadrilles de bombardiers lourds sont venues d'un coup d'aile, du Canada et des Etats-Unis en Europe, faisant un crochet par le Maroc vers l'Allemagne. Leur séjour y a eu lieu en octobre. On imagine ce que, « fictivement », transportent ces appareils. Peu de publicité est faite au sujet de cette dernière phase, qui, une année auparavant, avait provoqué quelque effervescence en raison des horreurs possibles d'une guerre future. Cependant de nombreux états-majors dissimulés au sol s'exercent en la «demande», tandis que les techniciens apprécient la longueur des « délais de livraison », question primordiale d'une guerre atomique.

Un autre thème de manœuvre pouvant également être appliqué avec des moyens restreints, consiste à exercer la coopération d'une armée aérienne (ou FATAC = force aérienne tactique) et du Groupe d'armées terrestre à laquelle elle est jumelée. Il s'agit essentiellement d'un travail en commun des états-majors combinés terre-air en vue de déterminer les missions à exécuter compte tenu des servitudes et possibilités aériennes, ainsi que de l'état des forces.

Sur leur continent, outre leurs grandes manœuvres, dont « Sage-Brush » a été le prototype — 140 000 hommes de terre et de l'air ; plus de 1200 avions et de nombreux engins atomiques — les Américains ont poursuivi un programme de manœuvres particulières dans l'Alaska et au Groenland. Les forces sont fort peu étoffées. Les unités les plus importantes qui aient été signalées furent un « combat-team » régimentaire de la valeur d'un bataillon et une formation d'environ 2000 hommes, ainsi que certaines équipes sélectionnées dans toute l'armée. Les missions de ces forces consisteront à combattre des commandos ennemis qui auraient été largués dans le Grand-Nord. En partant de bases implantées dans la zone subarctique, ces éléments ont procédé à de nombreuses évolutions — tirs, combats de jour et de nuit, parachutages, transports, etc. — pour en vérifier les possibilités d'exécution dans un climat rigoureux. Plus particulièrement ont été entraînées de longues cordées de skieurs, remorquées soit par chars, soit par véhicules, semi-blindés et chenillés, transporteurs de troupes.

Mais les problèmes majeurs portent essentiellement sur l'entraînement au froid pendant une longue saison hivernale et surtout sur les procédés à mettre en œuvre pour faire vivre une troupe dans ces immensités désolées, ainsi que les nombreux postes de radar qui y sont implantés. Des techniques nouvelles y sont étudiées. Il est prévu, soit de s'enfoncer par tunnel dans la couche de glace pour émerger au point voulu, soit de tailler des tranchées dans la neige recouvertes ensuite d'une toiture et d'une couche de neige tassée. A certains endroits des bases sont construites, pourvues de tout le confort, où viennent se refaire les équipes disséminées dans les espaces polaires et subpolaires.

Trois réseaux de radar concentriques couvrent le Grand-Nord, espacés sur des centaines de kilomètres. Le plus large de ceux-ci est prolongé dans l'Atlantique par une chaîne d'îles artificielles, dont la tour porte-radar s'élève à une centaine de mètres au-dessus du niveau de la mer. La côte orientale

Machine à tailler la couche de glace ou de neige, en action au Groenland, en vue de l'installation d'un habitat en profondeur. *(Photo Usis.)*

des Etats-Unis en est également pourvue. La sécurité du nouveau continent repose maintenant sur ces chaînes de détection, ainsi que sur les réseaux de télécommunications — radar et transmissions étant devenus l'armature des forces modernes. Ce sont eux qui doivent permettre à une minute près, ou fraction de minute, le déclenchement d'une fusée terre-air à « tête-chercheuse » et charge nucléaire, contre un engin intercontinental véhiculant à plusieurs fois la vitesse du son et par-dessus l'Arctique son « ogive » thermonucléaire.

* * *

L'armée américaine détient sans conteste le record du nombre des unités spécialisées, de centres d'essais et d'écoles ou cours. Chaque nouvelle arme introduite dans les forces ou nouveau procédé amène automatiquement la création de tels éléments hautement spécialisés, selon les formules de la grande industrie des études de laboratoire précédant toute fabrication et mise en œuvre.

Une des dernières innovations de l'année 1956, révélée par un magazine américain paraissant avoir de sérieuses relations avec le Pentagone, présente un grand intérêt pour l'Europe, où d'ailleurs les expériences en question ont été effectuées, en l'occurrence en Italie. Il s'agit d'une formation que l'auteur dénomme par son sigle « SETAF » sans en donner l'explication. Ce pourrait être aussi bien l'appellation du centre où les expérimentations ont été effectuées, que celle de ce que d'autres informations ont appelé la « Brigade atomique ». L'emploi du feu nucléaire pose, en effet, un problème assez grave. Seules les forces américaines de l'alliance atlantique détiennent des armes atomiques, qui ne peuvent être cédées en vertu de la réglementation légale à des forces d'autres nationalités. Ces dernières se trouveraient donc devoir combattre dans des zones où sévirait le feu nucléaire des deux « supergrands » sans aucune possibilité, soit de riposte, soit d'appui, tout en devant être elles-mêmes adaptées aux conditions du combat atomique.

La « brigade atomique » comblerait donc cette lacune auprès des forces alliées. Tandis que des armes atomiques sont en voie d'être distribuées aux divisions américaines et en constitueront l'appui de feu normal, les brigades atomiques apparaissent comme devant fournir le même appui de feu aux autres divisions atlantiques. On ne sait encore si une telle brigade sera le noyau atomique de chaque division en cause, ou si, plus vraisemblablement chacun de ses groupements agira au profit d'une grande unité. Et la brigade elle-même sera sans doute aménagée en fonction d'un théâtre d'opérations.

Quoi qu'il en soit, SETAF a été mis sur pied dans la région de Vérone. Il comportait environ 6000 hommes de troupe disposant de pièces d'artillerie atomique et d'engins téléguidés, notamment du type « Honest John », qui possède la qualification de « roquette d'artillerie ». Les nombres des pièces et roquettes n'ont pas été indiqués. D'autres troupes ont été commandées à ce centre et provenaient de l'armée italienne, semble-t-il. Car les résultats des expérimentations ont établi que l'appui d'une ou plusieurs brigades atomiques permettrait de réduire la défense du théâtre italien de 12 à 15 divisions, jugées nécessaires présentement, à trois ou quatre à l'avenir. Il serait toutefois plus juste de dire : d'éléments de la valeur de trois à quatre divisions comptées à leurs effectifs actuels. Il va de soi qu'on ne supprimera pas un nombre de divisions en proportion des effectifs à réduire, mais on diminuera les effectifs de la plupart d'entre elles ; et surtout celles-ci seront aménagées différemment.

On ne possède encore que peu de données précises sur la composition de ces brigades atomiques, sauf que d'autres informations ont mentionné leur extrême mobilité, ainsi que le réseau de bases dont elles disposeraient et où seraient stockés les projectiles nucléaires. Cependant la simple indication qu'une solution au problème de l'appui de feu nucléaire a été élaborée dans le secret des expérimentations ne manque pas d'être fort précieuse. De même ont commencé à être diffusés quelques renseignements sur la composition des

divisions futures, à quatre groupements tactiques de combat, plus un élément de reconnaissance. Ainsi 1956, bien que sans manœuvres spectaculaires, demeurera l'année des mises au point peut-être décisives de la guerre atomique. Cependant, il est bien évident qu'il serait nécessaire d'être plus amplement informé.

J. PERRET-GENTIL

L'armée allemande de 1941 de Rethondes à « Barbarossa »

(Fin)

Venons-en maintenant à l'armée cuirassée et à son évolution. Ses progrès, en vérité, ne se proportionnent pas au doublement du nombre de ses divisions, car si l'on disposait de 35 bataillons de chars, le 10 mai 1940, pour 10 P.D., on n'en créa pas 40 pour équiper les 11 *Panzer* organisées dans l'intervalle, mais 16 seulement, et l'on obtint de la sorte 9 P.D. (3e, 6e, 7e, 8e, 12e, 17e, 18e, 19e, 20e P.D.) à 3 bataillons de chars (environ 210 chars) et 12 à 2 bataillons (1re, 2e, 4e, 5e, 9e, 10e, 11e, 13e, 14e, 15e, 16e, 21e P.D.), conduisant au combat quelque 150 engins blindés. Au moment où les Rommel et les Guderian abordaient la Meuse à Houx et à Sedan, la moyenne était de 258 chars par division.

On estimait, dit-on, que la *Panzer*, dans son organisation de 1940, manquait d'infanterie, par rapport à ses éléments chenillés, et, de fait, les 19 divisions blindées qui s'engageront en Russie, compteront toutes deux régiments de fusiliers motorisés à deux bataillons, et un bataillon de motocyclistes. Il n'en reste pas moins vrai qu'avec 210 chars par Grande Unité blindée et, *a fortiori* avec 150, on ne tenait, à n'en pas douter, qu'un compte insuffisant des pertes inévitables du champ de bataille, voire, simplement, de l'usure normale de